

Rousson Patrick

Reset

Du même auteur « la Chute d'agapè »
(Roman) -2011

Autoédition (Lulu.com-Amazon.fr)

Roman

Je dédie ce texte à l'amitié et à la sympathie entre les hommes.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227- 0251-5

© Rousson Patrick

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Dépôt légal France Copyright 8ETU1D9.

Incipit

Ce week-end encore j'étais avec Laetitia. Elle avait mis ses enfants en dépôt chez sa mère, et cela bien que cette présence enfantine ne me dérangeât pas le moins du monde, loin de là. Mais selon elle, c'était son tour de garde à Laetitia, légalement, administrativement, mécaniquement, comme tous les quinze jours, une sorte de stationnement bimensuel par quinzaines alternées ; le genre de week-end propre à déranger certaines mères qui vivent malgré tout un célibat épanoui et à écarter de la débauche morbide les pères divorcés en leur imposant des garde-fous salutaires.

Pour ma part, je dois bien admettre que malgré ma vigilance, il m'est parfois bien difficile de m'extirper de cette dernière catégorie.

Depuis mon divorce en effet, et les problèmes afférents qui s'ensuivirent, j'ai fait comme beaucoup d'autres types qui se retrouvent en carafe sans avoir eu le temps de se retourner ; ma nouvelle vie de garçon s'égraine de semaines de travail en week-ends de beuverie. Je suis moi aussi privé de cette petite vie équilibrée et sereine qui entoure la vie de couple et qui sait si bien amortir les excès qu'ont à affronter les hommes lorsqu'ils se retrouvent livrés à eux-mêmes : les visites chez les beaux-parents, les réunions de famille célébrant baptêmes, mariages, communions et enterrements, les

sorties dominicales en tribut, sans compter les vacances à la montagne ou à la mer font partie de ces poncifs routiniers qui gardent au moins le mérite de nous préserver de la dispersion, nous les hommes...

Pourtant, au bout de quelque temps, alors que nous étions déjà sérieusement collés l'un à l'autre Laetitia et moi, celle-ci m'annonça un beau jour, comme ça, de but en blanc, que finalement elle était veuve...

Cette brusque révélation, — simple petite cachotterie de flirt naissant éminemment stratégique —, outre qu'elle fût pour moi une bien belle surprise, une sorte de revirement inattendu en somme, ne manqua pas de me faire cogiter longuement sur l'âpre mission qui m'attendait désormais...

Car le veuvage, a contrario du divorce est une question autrement plus délicate lorsque l'on se retrouve dans ma position et que l'on tente désespérément de se frayer un chemin au milieu d'une amourette nouvelle. Le veuvage aurait même la fâcheuse tendance à nous renvoyer d'emblée vers le modèle de cet être choyé par-delà la mort, de projeter sur nous l'image de ce cher et grand disparu, indéniablement irremplaçable, que Dieu a cru bon de rappeler auprès de lui un peu trop tôt, et auquel, malgré toutes nos meilleures volontés, nous ne pourrions jamais remplacer.

Laetitia et moi, nous nous sommes connus au « Lumilight », une discothèque comme il peut y en avoir tant, — je veux dire dans tout ce qu'il y a de plus « ringard » —, et plus exactement au bar de la salle rétro,

entre le seau à glaçons et la bouteille de coca-cola.

Pour rencontrer, lorsqu'on ne dispose guère de liens électifs, il faut aller en boîte, dit-on... Il faut se montrer, se mettre en valeur et parfois se remettre en question, mettre son pedigree sur la table, édulcorer son CV sans toutefois trop chercher à le maquiller ; il faut se la jouer fine, sacrifier enfin aux rites de la drague sur le slow de l'été, susurrer quelques mots d'une banalité déconcertante à l'oreille d'une fille qui en a sans doute entendu bien d'autres, pour finalement, dans le meilleur des cas, s'essayer à une première étreinte.

Je n'ai pourtant pas trop perdu la main en la matière ; il me reste de ma jeunesse tout un savoir-faire composé de vieilles recettes qui ont encore leur mot à dire... Pourtant, depuis que j'ai le ventre qui va croissant, je ne me sens plus autant en confiance dans mes abordages féminins... Il faut dire aussi que la culture dominante actuelle en matière de silhouette idéale n'encourage guère les bedonnants ; elle exècre même pêle-mêle bedaine, brioche, bourrelets, poignées d'amour et autres outres poilues ; elle voue aux gémonies les silhouettes adipeuses, confine dans la branlette solitaire l'endomorphe moyen. Le « *baisablement* » correct s'est radicalisé dans le zéro pour cent de matière grasse et consacre de fait, le règne des anorexiques et autres anabolisés.

Dans cet univers voué à la transparence, où les capitons sont pointés du doigt comme autant de signes de cholestérolémie et de laisser-aller, je me suis vite senti comme mis à l'écart, comme faisant irrémédiablement partie de ceux que l'on regroupe plus communément sous la catégorie de « gros », — ou pour parler plus

pudiquement et entre guillemets —, de personnes fortes.

Sous les lumières incidentes du lumilight, impitoyables et surtout très objectives avec les rondeurs indésirables et autres bouées ventrales, il ne m'était donc plus possible de tricher. Il a bien fallu que je me fasse une raison, et que j'accepte mon nouveau profil, ma nouvelle silhouette, que je dresse mon mental de macho à ces nouvelles contraintes morphologiques. Les jours où cela allait à peu près bien, je me trouvais même une certaine ressemblance avec Maradona et je me disais que finalement, ce n'était pas rien d'avoir la physionomie d'une idole, fut-elle sur le déclin... Après tout, pourquoi la déchéance n'aurait-elle pas aussi son côté glamour ?

Dernièrement, j'ai même retrouvé de vieilles photos de moi ; après un brin de nostalgie et une *larmichette* au coin de l'œil, j'ai finalement conçu l'idée que j'avais finalement bien changé de gueule depuis le temps où je passais pour le bellâtre en titre de la famille et où on me distribuait sans cesse le rôle de Casanova. En ce temps-là, j'emballais tout ce qui se présentait comme dit la chanson ; verve, stratégie et flamboyance convergeaient en moi en une seule et même force, et faisaient de moi un monstre irrésistible, un pêcheur devant l'Éternel, qui a bien souvent trahi le septième commandement en séduisant à l'insu de son plein gré. Mais aujourd'hui que ma splendeur grecque s'en est allée, la Sainte Trinité n'opère plus, le charme qui fit Ma Grandeur s'est quelque peu étiolé et émoussé.

On ne peut pas dire que l'on a forniqué tout de suite avec Laetitia ; ce serait là aller un peu trop vite en

besogne et donnerait finalement à croire que la vie et les choses de la sexualité s'accomplissent toujours à la manière d'un scénario à la « Marc Dorcel Productions ».

D'autant plus que Laetitia est veuve. Depuis qu'elle m'en a lâché un peu plus, je sais maintenant qu'elle a perdu son homme dans un accident de la route : mauvaise signalisation routière, virage en épingle mal négocié, sortie de route fatale, puis série de tonneaux entraînant la mort foudroyante d'un homme qui était loin d'en avoir fini avec la vie. À trente-trois ans, c'est forcément du gâchis...

Laetitia ne s'est pas encore réellement consolée de cette tragédie. Elle y revient d'ailleurs souvent dessus, et moi comme d'habitude, je ne sais que dire...

Je ne tardais pas à comprendre cependant que Laetitia était intéressée par ma candidature. Je suis homme à repérer cela aussi vraisemblablement qu' $E = MC^2$. Une femme, quelle qu'elle soit, n'a pas vraiment le temps de me la raconter trop longtemps. Le tout est d'en connaître la raison. Je vis d'emblée qu'elle me destinait le rôle du grand frangin, ou au plus grand sens du terme, de confident. Et Dieu sait combien elle m'en a fait Laetitia des confidences, tant et tant, qu'il serait fastidieux de faire ici étalage de toutes ces histoires de bonne femme.

Mais le temps a lentement fait son œuvre, comme il le fait si bien dans ces occasions-là. Dès lors, nous nous vîmes chaque week-end Laetitia et moi, toujours au Lumilight. Parfois, elle faisait mine de ne pas m'apercevoir, comme si toutes les conversations profondes que nous avions eues elle et moi les semaines précédentes, avaient été éclipsées, balayées, ou peut-être même jugées a posteriori déplacées. À quelques mètres

de moi, alors qu'elle tenait conversation avec quelques connaissances féminines, elle commençait par me jeter un regard, proférait dans ma direction quelques paroles qu'elle jugeait mémorables, toujours extraites des sujets que nous avions traités elle et moi la semaine précédente, des sortes d'entrée en matière en somme, comme si les bienséances étaient toujours de rigueur. Cependant, et quand bien même il est une règle générale qui interdit à un homme de s'introduire au milieu des papotages féminins, je ne tardais guère à me l'accaparer et à retisser inlassablement le fil de notre petite histoire.

Un jour enfin, nous finîmes par nous retrouver au *pieu* Laetitia et moi. Enfin me direz-vous !

Du coup, ce soir-là, comme nous étions communément de bonne bourre, nous testâmes tout le mobilier de mon spartiate appartement ; du canapé, à la table de la cuisine en passant par la machine à laver la vaisselle... Laetitia mena même les débats avec un érotisme consentant, en s'ouvrant sans complexes aux polissonneries que je lui proposais, s'abandonnant à une sorte de bestialité contenue qui semblait être aussi dans ses cordes...

Cependant, nous en fûmes quittes pour en rester là Laetitia et moi, car, et vous l'aurez compris, cela n'avait rien à voir avec le grand amour comme on dit...

Pourtant, voilà bientôt six mois que j'ai été présenté à toute la famille, à la fille, au garçon, à la mère, au chien, et même au père décédé depuis peu, soi-disant d'une mauvaise prostate et dont j'ai longuement observé la photo qui préside en bonne place sur le buffet du salon.

La mère et la fille semblent en quelque sorte unies dans le veuvage. Inutile de vous dire que je n'ai pas manqué de me sentir mal à l'aise au milieu de cette communion de gens en deuil, comme un corps étranger, une pièce de rechange...

Le mari de Laetitia était un homme bourré de qualités d'après ce que l'on m'en a dit... Le genre « homme total », bon père, bon travailleur, bel homme, bon mari, bon baiseur, bon bricoleur, bref... j'acquiesce, et d'ailleurs lorsque la famille m'en parle, je garde profil bas, je me tais, je fais silence post mortem, non sans me douter qu'on lui bâtit peut-être une bien belle légende à cet homme-là, qu'on lui concocte une apologie digne du Christ lui-même...

Mais tout ça, c'est peut-être pour mieux m'impressionner, pour m'informer implicitement de la tâche qui m'attend, de la responsabilité qui désormais m'incombe à remplacer un tel homme ; je sens bien qu'on me met la pression ! Pas évident lorsque l'on débarque comme ça, comme un intérimaire pour ainsi dire, au milieu d'une chose déjà aussi bien construite et fonctionnant avec ses codes et ses rituels.

Mais il faut me laisser du temps à moi ! D'autant que je ne suis pas bien malin non plus ! Je ne vois pas les choses du premier coup d'œil ! Je fais ce que je peux comme on dit ! Et puis il faut que je songe moi aussi à panser mes blessures, mes blessures de huit années de vie commune, au cours desquelles je me suis pourtant échiné tant bien que mal à faire les choses au mieux, et cela, en vain...

C'est qu'avec tout ça j'ai oublié de me présenter ! Je m'appelle Stéphane Rimbaud... Oui, je sais ce que vous allez me dire... Mais c'est comme ça, je n'y suis pour rien, je le jure ! Je n'ai d'ailleurs jamais fait de recherche généalogique pour savoir s'il y avait un quelconque rapport avec qui vous savez, et d'ailleurs, je ne revendique rien dans ce sens-là, fin de polémique...

Ce nom de Rimbaud, célèbre patronyme s'il en est, je le dois le plus naturellement du monde à un simple magasinier, homme d'ordre et de bricolage, qui de ce fait n'avait rien d'un poète éthéré à la vie dissolue, mais qui cependant, et c'est peut-être là un indice possible qui aurait pu le ranger parmi la catégorie des artistes, remisa définitivement sa belle clarinette dans son étui le jour où il épousa ma mère.

Pourtant, de tant à autre, et malgré son sacerdoce de père de famille très convenable, Monsieur Rimbaud Pierre ne répugnait pas à mettre dans sa vie des notes de musique. Il posait son pupitre au milieu du salon et son étui sur le canapé. Il embouchait son instrument comme un pro et faisait vibrer les notes comme un virtuose. « Petite fleur », je me souviens encore du nom de l'air qu'il jouait si souvent. Mais malheureusement, ma mère avec son débit verbal habituel était toujours là pour saboter sa prestation. Pour couvrir les vacarmes de l'hystérique, Monsieur Rimbaud Pierre n'avait alors pas d'autres choix que de mettre de côté la *partition* pour se laisser emporter par les muses de l'improvisation. Il se mettait alors à souffler dans son biniou comme un forcené. Monsieur Rimbaud Pierre prenait lentement et délicatement ses distances avec la mélodie de base, arpégeant sur les notes cibles, faisant rouler de haut en

bas triolets et sextolets, une véritable folie raisonnée et instantanée doublée d'un sens du rythme et de la carrure thématique dignes de la régularité d'une course cométaire. Par la musique, il cassait ainsi l'ordre établi, comme pour montrer à cette femme qui était née pour apprécier les tons unis, simples et austères, qu'une vie, fût-elle modeste, avait toutes les chances de se décliner sous de multiples registres. Pourtant, sitôt son instrument lâché et rangé soigneusement dans son étui, Monsieur Rimbaud Pierre redevenait raisonnable, pragmatique, sérieux au possible...

Pourtant, je garde encore en mémoire les mélodies suaves de Monsieur Rimbaud Pierre, qui sans nul doute faisaient modestement écho aux vers si célèbres de Monsieur Rimbaud Arthur, dont il soupçonnait peut-être vaguement l'existence, car il n'était pas non plus d'un milieu où l'on célébrait les lettrés, fussent-ils incontournables.

Quant à ma mère, c'est elle qui menait la baraque... Tout à la fois ministre des Finances et de l'Intérieur, elle était du genre omniprésent, hyperactif... pas étonnant à ce rythme-là qu'elle n'ait pas pu accéder à l'âge d'or de la soixantaine ! Car ma mère s'occupait vraiment de tout ! Elle aurait largement mérité un salaire de femme au foyer ; c'était une vraie fée du logis qui semblait être née pour tout dépoussiérer du sol au plafond. Lorsqu'elle quittait son tablier de femme de ménage, c'était aussitôt pour se couvrir la tête de sa toque de cuisinière, et cela afin de nous concocter de merveilleux petits plats dignes du guide Michelin. Et lorsque cela ne suffisait pas, elle se plongeait dans la comptabilité domestique, gérant son budget au centime près, comme aucun ministre des

finances n'aurait su le faire. Avec ses deux garçons, elle jouait la schizophrénie ; tantôt mère poule couvant son foyer comme une mère possessive, tantôt émancipatrice et fière que ses garçons se comportassent en véritables mâles. Mon frangin Gérard, de trois ans mon aîné, et avec lequel j'ai rompu les ponts à la suite d'un reniement quasi mutuel, fait partie du côté sombre de ma chienne de vie. Du moins cela me semble-t-il trop prématuré pour vous en parler ici et maintenant...

Je suis toujours content de le retrouver ce vieux conard de Fredo ! Car même le plus amicalement et le plus affectueusement du monde, je ne cesserai jamais de lui dire bien en face que c'est un crétin, un imbécile, bref... un conard...

Bien sûr, Fredo, c'est son petit nom, une sorte de diminutif affectueux qui ne se pratique qu'entre amis dûment consentis. Pour les autres, le tout venant, le commun des mortels, c'est Frédéric, à la limite Fred, mais pas plus...

C'est comme ça entre nous, on se *vanne* ouvertement et mutuellement et à tout bout de champ ! Chacun juge et engueule l'autre en tête-à-tête ! Entre nous, le sac est toujours vide ; il n'est jamais plein de ces vieilles histoires à vider qu'on laisse trop souvent traîner et qui finissent avec le temps par infecter et par pourrir l'amitié tout entière. Notre sac à nous, il est plein de guignolades, de gauloiseries, de farces légères, de vacuités existentielles...

Frédéric, c'est aussi mon vieux pote de la communale, mon voisin de bureau, mon complice d'encrier, un vrai cliché de la France d'antan ! C'est quand même quelque chose non ?

Mais il a bien changé pourtant mon Frédo, depuis le temps où nous usions nos fonds de culotte en face du